

Etats-Unis.—Chant avec accompagnement des corps de musique.
Paroles : E. Prud'homme, musique : J. B. Labelle.

DEUXIÈME PARTIE.

No. 8. Martha, Flotow.—Corps de musique réunis.....No. 9.
Cantate dédiée à nos compatriotes des Etats-Unis, chantée par le
chœur, avec accompagnement d'orchestre et de cuivres. Paroles par
un des membres de la St. Jean-Baptiste, musique : J. B. Labelle.—
No. 10. God Save the Queen.

Tous les morceaux furent exécutés avec une harmonie, d'ensemble
admirable, étonnante, et même incroyable, lorsqu'on considère que,
pour les morceaux exécutés par le chœur et les corps de musique
réunis, il n'y a eu qu'une seule répétition. Nos félicitations aux
musiciens instrumentistes et chanteurs qui ont montré tant d'habileté
en cette circonstance et honneur à M. Labelle, l'habile organisateur
qui a su mener à bonne fin une entreprise aussi gigantesque.

L'introduction de la Cantate dédiée à nos compatriotes des Etats-
Unis, et dont la musique est l'œuvre de M. Labelle, a été surtout
admirablement rendue, bien que l'exécution en fut excessivement
difficile.

Comme nous l'avons dit plus haut, les musiciens étaient placés
dans un valon pendant que les visiteurs étaient sur le côté au descen-
dant par une douce déclivité. Le temps magnifique qu'il faisait, la
beauté de la musique et la splendeur du panorama qui présentait
cette immense assemblée ainsi distribuée, rendait ce spectacle digne
de la fête qu'on célébrait, et pour laquelle il avait été préparé.

Après le concert, les corps de musique se dispersèrent dans divers
endroits de l'île et firent entendre les airs nationaux canadiens et
plusieurs autres morceaux.

La traversée pour revenir à la ville a commencé à 5 heures et demie,
et le service des bateaux s'est prolongé jusqu'à une heure assez avancée
de la soirée.

Voici maintenant le discours de M. Chauveau.

Monsieur le président et Messieurs,

En plaçant au nombre des sujets qui devaient être traités dans
cette convention—celui de l'éducation du peuple—vous avez, par là
même, proclamé toute l'importance que vous attachez à ses progrès,
toute la prééminence que vous lui donnez dans votre pensée sur une
foule d'autres matières, toute l'anxiété que vos cœurs éprouvent à
l'égard de cette grande cause, qui est à la fois celle de la religion, de
la société, de la famille.

Le choix seul de ce sujet vaut à lui seul un discours ; et cependant
un tel discours pour être complet, devrait être tout un traité. Vous
avez montré en le plaçant, pour bien dire, au premier rang que vous
savez apprécier, d'un côté tout ce que l'éducation a fait pour le
Canada, de l'autre tout ce que le Canada a fait pour l'éducation ; et
quant à vous Messieurs, qui de toutes les parties de l'Amérique vous
êtes rendus à l'appel de la vieille patrie, vous nous avez déjà prouvé
par des faits bien éloquentes que vous comprenez tout ce que l'éducation
pourra faire pour vos jeunes et florissantes populations ; et que
par conséquent vous ne lui marchanderez jamais ce que vous devez
faire pour elle.

Ce que l'éducation a fait pour nous, Messieurs, notre histoire est là
pour le dire. En très-grand nombre, les premiers colons étaient ins-
truits ; nos vieux registres en font preuve, le relevé qu'en ont fait M.
Garneau, et les abbés Ferland et Tanguay constate qu'une très-forte
proportion d'entre eux savaient écrire. Mais ils avaient mieux que cela,
c'était une génération forte et formée aux traditions religieuses et
sociales du pays à cette époque le plus civilisé et le plus éclairé
de l'Europe. L'éducation domestique la première, la plus essentielle,
celle à laquelle l'instruction n'importe à quel degré ne supplée que
difficilement, ne supplée même aucunement si elle n'est appuyée sur
l'idée religieuse, l'éducation domestique de ces premiers colons était
excellente, et c'est elle qui, transmise d'âge en âge, a valu à leurs
descendants le titre de peuple gentilhomme, titre que si je ne me
trompe pas, leur fut décerné pour la première fois par le célèbre
Andrew Stuart. Permettez-moi de le dire en passant—il y a dans ce
mot de quoi répondre à bien des dénigrements, de quoi nous consoler
de bien des injustices ; il est à la fois un héritage à conserver et un
glorieux trait d'union entre nous et la population britannique, s'il
nous a été décerné comme je le pense, par un homme qui fut une des
gloires de l'autre race, qui dans tous les cas fut le loyal et sympathi-
que rival de nos tribus de cette époque.

Ce que nous avons fait pour l'éducation, notre histoire est encore là
pour le dire ; soyons heureux si nous le voulons—le ce qui s'est fait de
nos jours, félicitons-nous des progrès que nous avons vu se réaliser
dans un très-court espace de temps ; aspirons généreusement à de
plus grands progrès ; mais si nous nous intéressons au présent, si
nous espérons beaucoup de l'avenir, soyons justes envers le passé,
surtout lorsque ce passé est celui de nos héros, de nos missionnaires,
de tous ces vaillants pionniers, braves enfants de la vieille France qui
n'ont pas eu peur de ce rude et sauvage pays, où les Français d'au-
jourd'hui ne s'aventurent qu'en hésitant ; qui n'ont craint ni ses
bivers, ni ses forêts, ni ses terribles indigènes, dans un siècle où les
armes que l'homme avait pour lutter contre la nature étaient si fai-
bles auprès de celles qu'il possède aujourd'hui.

La pensée qui portait le plus grand nombre d'entre eux vers ces
rives en apparence inabornables était une pensée de civilisation et
par conséquent d'éducation. C'était la conversion et l'éducation des
peuples sauvages de ces contrées, populations dont la foi robuste de nos
ancêtres comptait bien faire, suivant l'expression consacrée dans tous
nos vieux récits, de bons enfants de l'Eglise et de fidèles sujets du
Roi très-chrétien.

Admirons, Messieurs, la récompense de cette héroïque charité
envers ces peuples barbares, car si les établissements fondés surtout
pour eux n'ont pu accomplir que d'une manière très imparfaite cette
partie de leur sublime mission, c'est de là que sont sortis, pour nous,
la force, la lumière, la vie, le salut de notre race ! C'est là que s'est
formé ce cherge nombreux, zélé, moral et instruit qui a été la pierre
fondamentale de notre nationalité, qui se répand aujourd'hui comme
notre race elle-même sur toute la surface de l'Amérique, portant avec
lui partout la consolation, la suprême philosophie, la science de la vie
en vue des véritables destinées de l'homme. [App.]

C'est de là qu'est sorti ce barreau, cette magistrature, intégrée,
éclairée, patriotique, qui nous a donné les Bédard, les Moquin, les
Papineau, les Vallières, les LaFontaine, les Morin, les Cartier, pour
ne parler que de ceux qui ne sont plus ; qui a toujours été à l'avanti-
garde pour la défense de nos droits, pour la conquête de nos libertés.

De là est sorti tout le corps professionnel, hommes de science et de
travail, médecins, notaires, arpenteurs, ingénieurs, fonctionnaires et
employés publics de tout genre, si utiles à la société et remplissant
quelquefois dans des conditions bien pénibles, de bien honorables
fonctions et parfois s'élevant par leur seul mérite aux premières
charges de l'Etat.

C'est là que se sont formés les premiers instituteurs laïques, pen
nombreux à cette époque, dont la tâche a été si difficile, si ingrate, si
on la considère au point de vue matériel, si grande et si belle, si on
l'envisage d'un point de vue plus élevé.

De ces institutions viennent aussi nos libérateurs, nos écrivains,
poètes, historiens, publicistes, journalistes, qui ont défendu et défen-
dent si bien notre cause et commencent déjà à révéler à la France
l'existence de sa fille aînée, la Nouvelle France si longtemps oubliée.

C'est de là qu'est sortie au moins en partie cette bourgeoisie active,
industrielle, économe, persévérante, qui s'est fait peu à peu une place
dans le commerce et l'industrie, malgré l'isolement auquel nous ont si
longtemps condamnés notre brusque séparation de notre ancienne
mère patrie et les préjugés mutuels qui nous éloignaient de ceux qui
tenaient entre leurs mains le seul capital étranger accessible à notre
pays.

C'est des premières institutions qui ont été fondées spécialement
comme le disaient elles-mêmes ces femmes héroïques, la Mère Marie
de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois, pour la conversion et l'éduca-
tion des petites sauvagesses, que sont sorties ces femmes admirables
qui ont hérité le foyer de la famille canadienne, qui ont fait
nos aïeules et nos mères ce qu'elles ont été, et à qui nous devons peut-
être ce qu'il y a de mieux en nous. [Vifs applaudissements.]

Se multipliant avec une prodigieuse rapidité ces institutions répon-
dent à tous les besoins, à toutes les aspirations, depuis les plus élevées
jusqu'aux plus humbles, s'implantent et se propagent sur tous les
points de l'Amérique suivant—que dis-je ?—précédant même les popu-
lations catholiques qui s'y groupent de toute part et renouant aux
extrémités du monde, dans les régions polaires même, les traditions
des premières héroïnes de notre histoire. Humbles, s'ignorant elles-
mêmes, ces femmes dévouées marchent les premières à la conquête de
ces pays lointains, et préparent les germes de la prospérité pour des
sociétés nouvelles qui se demanderont peut-être un jour avec indiffé-
rence, comme d'autres l'on fait souvent, à quoi de pareilles choses
peuvent être bonnes ?

Le génie de la nationalité et de la religion n'ignora rien de ce qui
était nécessaire ou utile à cette époque éloignée ; il prévint ce qui
devait se développer plus tard, et l'immortel Laval dans son plan
d'éducation, avait fait une place pour une école normale d'instituteurs
et pour une école des arts et métiers qui existèrent même pendant
quelque temps à St. Joachim.

Le peuple sut en général répondre à ces généreuses aspirations.
Que de nobles sacrifices se sont imposés tant de nos bons cultivateurs
pour faire instruire quelques-uns de leurs enfants ! Que d'efforts ont
été faits dans ces temps recelés pour se procurer ce qui aujourd'hui
est mis à la portée de tous !

En ce qui concerne l'instruction primaire il y eut sans doute comme
une lacune, comme un temps d'épreuves ; mais comparé à l'étendue
et à la durée de l'œuvre, cette période n'est pour bien dire qu'un
moment d'hésitation causé par nos luttes politiques, par l'injustice
des gouvernements, et ne saurait être mise au compte du clergé ni
des populations.

Les Frères Charrons, les premiers instituteurs des écoles avaient été
remplacés quelquefois par les franciscains, quelque fois par des insti-
tuteurs laïques subventionnés par les jésuites, les sulpiciens, les curés
et les fabriques. Mais déjà les besoins dépassaient les ressources du
clergé, des particuliers et des fondations. La question de l'instruction
publique fut quelque temps à l'ordre du jour, mais le gouvernement